

*Journaux des dames de cour
du Japon ancien*

JOURNAL DE SARASHINA
JOURNAL DE MURASAKI SHIKIBU
JOURNAL D'IZUMI SHIKIBU



Éditions Picquier

Introduction

Les Japonais ont une méthode fort commode de nommer les périodes de leur histoire d'après les différentes localités qui furent les sièges successifs du gouvernement. La première de ces époques, vraiment importante, fut la période de Nara, qui va de l'an 710 à l'an 794 de notre ère. Toutes les périodes qui la précédèrent peuvent être classées comme archaïques. Avant la période de Nara, chaque nouvel empereur qui accédait au trône se bâtissait un nouveau palais et fondait une capitale nouvelle. Il y eut ainsi plus de soixante capitales. De pareils changements n'étaient guère favorables au développement de la littérature et des arts ; et ce ne fut qu'après l'établissement d'un gouvernement permanent à Nara que ceux-ci s'épanouirent. On ne peut guère retracer ici l'histoire de la littérature japonaise, mais, afin de bien comprendre ces charmants *Journaux des dames de cour du Japon ancien*, il est nécessaire de connaître un peu le monde où ces dames vivaient, afin de pouvoir en quelque sorte sentir l'atmosphère qui les entourait et reconnaître ce à quoi elles font allusion dans leurs écrits.

Aujourd'hui, nous savons beaucoup de choses sur le Japon, mais le Japon avec lequel nous nous sommes familiarisés ne ressemble que de très loin à celui des *Journaux*.

Car entre ce Japon-là et celui d'aujourd'hui se sont interposés des siècles de féodalité, d'âges des ténèbres. Nous avons sans doute entendu parler des quarante-sept *ronin*, des drames de nô, des shôguns, des daimyôs, des samourais et beaucoup d'entre nous ont déjà contemplé des estampes japonaises. Cela nous rappelle que les plus anciennes de ces choses devancèrent nos *dames de cour* de presque autant de siècles que ceux qui nous séparent d'elles. Shôgun veut tout simplement dire « général », et, bien entendu, il y a toujours eu des généraux ; mais le pouvoir des shôguns et de la féodalité militaire, dont les daimyôs et leurs suites de samourais faisaient partie, ne commença vraiment qu'au milieu du XII^e siècle, pour n'atteindre son développement complet qu'au milieu du XIV^e. Les drames de nô débutèrent par l'ancienne danse religieuse mimée, la *Kagura*, qui ne fut appelée nô qu'au XIV^e siècle, lorsqu'on y eut ajouté des paroles ; les premières impressions en couleur de gravures datent de 1695, tandis que les célèbres graveurs Utamaro, Hokusai et Hiroshige appartiennent tous au XVIII^e siècle ou au commencement du XIX^e. Afin de retrouver les dames, auteurs des *Journaux*, au-delà des sombres périodes militaires, il faut nous reporter très loin en arrière, jusqu'au siècle qui précède celui où elles vécurent, afin d'obtenir ainsi une sorte de perspective pour elles et pour leur époque.

La littérature et la civilisation chinoises furent introduites au Japon entre l'an 270 et l'an 310 de notre ère ; le bouddhisme suivit en 552. Bien entendu, il faut accepter toutes ces dates avec une certaine circonspection, car les historiens orientaux ne sont guère précis en ces matières. L'influence chinoise et le bouddhisme sont les deux faits capitaux avec lesquels il faut compter afin de comprendre le Japon ; et si l'on prend en considération les conséquences de ces faits, il est vraiment surprenant

que le Japon ait toujours réussi à conserver son caractère national. Certes, le shintoïsme ne céda jamais au bouddhisme, mais ce dernier s'adressait très fortement au tempérament japonais, comme le prouvent les *Journaux*. En fait, ce ne fut guère avant la période du Meiji (1867-1912) que le shintoïsme redevint de nouveau la religion d'Etat. Avec l'introduction de la civilisation chinoise vint l'art d'écrire – on ne sait au juste quand – mais l'art d'imprimer avec des caractères mobiles fut importé de Corée au VIII^e siècle. Inévitablement, étant donné les circonstances, le chinois fut considéré comme la langue de l'érudition. Les lettrés japonais écrivirent en chinois. Tous les livres sérieux : histoire, théologie, science, droit, étaient tout naturellement rédigés en chinois. Mais en 712, le *Kojiki* ou « Récit des choses anciennes » fut écrit dans la langue nationale. C'est le plus ancien ouvrage écrit en japonais qui existe encore aujourd'hui.

Si les érudits écrivaient dans une langue empruntée, les poètes, eux, étaient plus sages et se servaient de la leur. La poésie de la période de Nara nous est parvenue dans une anthologie, le *Manyôshû* ou « Recueil des Dix Mille Feuilles ». Celui-ci fut suivi, au début du X^e siècle, par le *Kokinshû* (« Recueil de poèmes anciens et modernes ») auquel, cependant, l'éditeur Tsurayuki se crut obligé d'ajouter une préface en chinois ! Les dames des *Journaux* connaissaient bien ces volumes, et leurs propres œuvres contiennent de nombreuses allusions aux poèmes de ces recueils. Sei Shônagon, qui écrivit au début du XI^e siècle, dit que l'éducation d'une jeune fille consiste à connaître l'écriture, la musique et les vingt volumes du *Kokinshû*. Ainsi, alors que les lettrés continuaient à écrire en chinois, la poésie, les romans, les journaux intimes (*nikki*) et des essais décousus appelés *zuihitsu* (au courant du pinceau) étaient tous écrits en japonais.

Or, à cette époque, la situation de la femme japonaise était très différente de ce qu'elle devint plus tard, pendant la période féodale. Les Chinois appelaient le Japon le Pays des Impératrices, à cause de l'influence que les femmes y exerçaient. Elles étaient instruites, avaient droit à leur part de l'héritage paternel et possédaient leurs propres maisons. C'est un fait très remarquable et particulièrement important, qu'une grande partie des plus belles œuvres littéraires du Japon aient été écrites par des femmes. Trois des femmes écrivains les plus remarquables sont précisément les auteurs des *Journaux* ; une quatrième, qu'il faut mentionner avec elles, fut Sei Shônagon, dont je viens de parler, et qui fut une de leurs contemporaines.

En 794, la capitale fut transférée de Nara à Kyôto, que l'on appela Heiankyô ou la Cité de la Paix. Ce changement de capitale marque le début d'une nouvelle période, la période de Heian, qui dure jusqu'en 1185. Les dames des *Journaux* vécurent au milieu de cette époque.

Le Japon est alors complètement civilisé, peut-être même à l'excès, trop raffiné, trop délicat. Cela est vrai, tout au moins de l'avis de tous ceux qui considéraient la cour de Kyôto comme un centre. Pour les historiens, la période de Heian représente l'ascension et le déclin de la famille Fujiwara. Cette puissante famille avait servi les empereurs, comme grands prêtres du culte shintô, depuis des temps immémoriaux, et, vers le milieu du VII^e siècle, tous ses membres devinrent ministres ou premiers ministres. Clan immense, ils absorbèrent peu à peu tous les postes civils du royaume, tandis que les postes militaires étaient occupés par les membres du clan Taira ou Minamoto. Ce fut l'ascension de ces derniers qui, tandis que les Fujiwara déclinaient, mena par la suite au règne des shôguns et aux longs siècles de féodalité et de guerre civile. Mais au milieu de la période de Heian, les

Fujiwara étaient les maîtres. La plupart des dames de la cour, auteurs de livres remarquables, étaient les filles de gouverneurs de province ; elles appartenaient donc toutes, plus ou moins, au clan Fujiwara. A cette époque, la polygamie existant au Japon, le clan s'était considérablement accru. Comme un poste civil signifiait une situation pour un Fujiwara, la plupart d'entre eux se trouvaient pourvus ; mais ils devinrent si nombreux qu'il n'y eut bientôt plus de postes disponibles, et que d'autres durent être créés. Ainsi la cour abondait en personnages des deux sexes qui occupaient des sinécures ; celles-ci leur laissaient beaucoup de loisirs et sans autre occupation que d'écrire des poésies, ce dont ils se tiraient fort bien, et de vaquer aux différentes fonctions qu'exigeait l'étiquette.

Les cérémonies étaient nombreuses et magnifiques, et la composition des poèmes devint non seulement un jeu, mais le complément indispensable de tout événement. Dans un passage de son journal, Murasaki Shikibu rappelle le raffinement extraordinaire auquel le goût était parvenu. Parlant des dames d'honneur de l'empereur, présentes à une fête de la cour, elle dit au sujet de la toilette de l'une d'elles : « L'une des dames avait commis une légère erreur dans la combinaison des couleurs du poignet de la manche. Lorsque, pour prendre un objet quelconque, elle dut s'approcher de Leurs Majestés, les nobles et les hauts dignitaires le remarquèrent. Plus tard, la dame Saisho le déplora très vivement. En fait, ce n'était pas tellement grave : néanmoins, une des couleurs était un peu trop pâle. »

Cette phrase se passe de commentaires. C'est une paraphrase de l'époque tout entière.

Kyôto était une petite ville longue d'environ cinq kilomètres et demi, large d'environ cinq kilomètres, et il est fort douteux que l'espace contenu dans l'enceinte des

murs fût jamais entièrement couvert de maisons. Le palais était construit dans ce qu'on appelait le style Azumaya, style que les nobles, imitant la cour, avaient également adopté pour leurs demeures. Le toit, ou plutôt les toits, car il y avait plusieurs constructions, étaient couverts d'écorces d'arbre, et, à l'intérieur, les pièces se faisaient et se défaisaient, grâce à différentes sortes de cloisons mobiles. A l'époque des *Journaux*, l'empereur Ichijô avait deux femmes : Sadako, l'impératrice souveraine (*kôgô*), était fille de Michitaka, jadis premier ministre et naturellement un Fujiwara ; Akiko, fille de Michinaga, le premier ministre dont il est question dans les *Journaux* et le frère cadet de Michitaka, était impératrice ou *chûgû*. Elles occupaient chacune une maison séparée dans l'enceinte du palais : la demeure de Sadako s'appelait Kokiden ; celle d'Akiko, Fujitsubu. La rivalité entre les deux femmes était bien entendu très grande et s'étendait même à leur entourage. Chacune s'efforçait de s'entourer de dames non seulement belles, mais savantes. L'étoile la plus brillante de la cour de Sadako était Sei Shônagon, qui rédigea le *Makuranososhi* ou « Notes de chevet », tandis que, chez l'impératrice Akiko, Murasaki Shikibu occupait la même haute situation.

Nous devons nous imaginer une cour à l'imitation de la cour de Chine, mais beaucoup moins compliquée, une assemblée brillante de personnes se divertissant toutes autour d'un centre assez réduit, mais éclatant. De là, les hauts fonctionnaires partaient pour devenir gouverneurs de provinces éloignées, et les seigneurs de moindre importance les suivaient pour aller occuper des postes plus humbles. Mais, malgré la distinction de ces situations, les distances et les difficultés de communication transformaient ces départs en une sorte d'exil doré. Ces messieurs quittaient Kyôto avec regret et y revenaient

avec satisfaction. Mais les départs et les années passées dans l'éloignement de la capitale étaient une des banalités de la vie sociale d'alors, car tout Fujiwara que l'on fût, on devait parfois intriguer, attendre longtemps une charge, et les *Journaux* contiennent plus d'une allusion à pareilles attentes et à l'amère déception éprouvée lorsque la charge désirée ne répondait pas aux espoirs conçus !

Ces fonctionnaires voyageaient avec une importante suite de soldats et de serviteurs, mais ces derniers, même avec la meilleure volonté du monde, ne pouvaient faire que les voyages fussent autres qu'interminablement monotones et très peu confortables. Cependant, ce goût dont j'ai déjà parlé y apportait quelques adoucissements. Le paysage était souvent très beau, et le voyageur, qu'il fût le gouverneur lui-même ou sa fille, le remarquait et y prenait plaisir. Le *Journal de Sarashina* est tout rempli de cette appréciation de la nature. On nous y parle d'une « très belle plage où se dessinaient de longues courbes de vagues blanches », d'un torrent dont l'eau était si blanche qu'elle semblait comme épaissie de farine de riz. Nous n'avons qu'à songer aux estampes qui nous sont familières pour être convaincus de l'exactitude de ce tableau : « Les vagues du large étaient très élevées, et nous pouvions les apercevoir à travers les sapins croissant çà et là sur la pointe sablonneuse qui nous séparait de la mer. Elles semblaient se briser à l'extrémité des branches et brillaient comme des bijoux. » L'écrivain ajoute que « c'était un spectacle intéressant », ce que nous croyons sans peine, puisqu'elle nous donne envie de le voir.

Ces voyages s'effectuaient généralement à cheval, mais il y avait d'autres moyens de transport qui, cependant, n'étaient guère employés à cause des longues distances. Les nobles se servaient de diverses espèces de carrosses tirés par un bœuf, et il y avait aussi des palanquins.

Les fonctionnaires n'étaient pas seuls à voyager ; tout le monde se déplaçait pour se rendre aux temples et aux autels, afin d'assurer le salut de son âme. Chaque *Journal* révèle des aspirations religieuses très prononcées, et beaucoup d'empereurs et de nobles, parmi lesquels Mishinaga lui-même, se firent prêtres. Les récitations de sûtras et les incantations étaient pratiquées incessamment à la cour. Nous pouvons nous faire une idée de l'emprise (allant presque jusqu'au fanatisme) que le bouddhisme exerçait sur les esprits instruits, en nous rappelant que ce fut la famille Fujiwara qui bâtit les temples immenses de Gokurakuji, Hosohoji, Hokoin, Jomyoji, Muryoji, etc. Il est dit que l'empereur Shirakawa, à une époque un peu plus tardive que celle où furent écrits les *Journaux*, fit quatre pèlerinages à Kumano, et que durant ses visites, il y vénéra 5 470 bouddhas peints, 127 bouddhas sculptés de seize pieds de haut, 315 bouddhas de grandeur d'homme, 2 930 bouddhas sculptés de moins de trois pieds de haut, 21 pagodes et 446 630 pagodes en miniature ! Assurément, il eut fort à faire, mais on ne nous dit pas ce qu'il advint des affaires de l'Etat pendant ce temps...

Le monde que dépeignent les *Journaux* est, sous la plupart des aspects, aussi avancé que le nôtre et, sous d'autres, même plus avancé. Le riz était la base de la nourriture, et bien que le bouddhisme permît rarement à ses fidèles de manger de la chair d'animaux, ils avaient une abondance de poissons que l'on servait bouillis, crus, séchés ou en saumure, et une quantité de fruits et de noix. Il n'y avait pas de sucre, mais les gâteaux étaient faits de fruits et de noix, et il y avait toujours du vin de riz ou saké. Les nobles étaient généralement vêtus de soie. Ils portaient plusieurs vêtements superposés de couleurs différentes, et ils prenaient grand plaisir dans l'harmonie obtenue par

la combinaison de teintes de soie superposées, ou d'une doublure de couleur vive atténuée par le ton d'une robe extérieure. Beaucoup de ces belles robes sont décrites par Murasaki Shikibu, qui évoque dans un passage le fait que les « étoffes battues ressemblaient au mélange de feuilles d'érable claires et foncées à l'automne ».

Et surtout, partout régnait la poésie. Un gentilhomme tend un poème à une dame sur l'extrémité de son éventail : il faut qu'elle lui réponde sur-le-champ par un autre poème. Les poèmes formaient une partie importante dans le rite des fiançailles. Une fille de bonne famille ne permettait jamais à des hommes de l'apercevoir, coutume qui semble avoir admis beaucoup d'exceptions. Un homme écrivait une poétique lettre d'amour à la dame de son choix, et celle-ci devait lui répondre aimablement, même si elle n'avait que faire de lui ! Cependant, si elle le considérait avec faveur, il la visitait en cachette la nuit, et la quittait avant l'aube. Puis il lui écrivait de nouveau, après quoi elle donnait un banquet et le présentait à sa famille. Il pouvait ensuite venir la voir ouvertement, bien qu'elle continuât à vivre quelque temps dans la maison de son père. Cette coutume d'écrire des lettres d'amour se voit dans le *Journal d'Izumi Shikibu*. Evidemment, les poèmes étaient courts, et afin de comprendre ceux du texte, il serait peut-être sage de considérer un instant en quoi consiste la poésie japonaise.

La prosodie japonaise se base sur les chiffres cinq et sept – une ligne de cinq syllabes alternant avec une ligne de sept syllabes – avec, dans certaines formes, deux lignes de sept syllabes chacune à la fin d'une période. La forme favorite, *tanka*, consiste en trente et une syllabes (cinq, sept, cinq, sept, sept). Puis il y a la forme plus longue du *naga-uta*, qui n'a jamais été tenue en très haute estime. Les poèmes contenus dans les *Journaux* sont tous des *tanka*

dans le texte original. On comprendra que l'on ne peut pas exprimer beaucoup de choses par un médium aussi restreint, mais beaucoup peut être suggéré, et c'est précisément dans l'art de la suggestion qu'excellent les Japonais. Le *hokku* est une forme poétique encore plus brève ; l'hémistiche final du *tanka* y est supprimé, et comme c'est précisément dans cet hémistiche que se dégage l'idée du poème, le *hokku* n'est que l'essence, le souffle d'une idée destinée à être entièrement créée par l'auditeur. Mais le *hokku* ne fut inventé que vers le XV^e siècle ; avant cela le *tanka*, malgré certains essais occasionnels pour le varier en y ajoutant des strophes supplémentaires, en changeant l'ordre de ces strophes ou en employant le modèle en combinaison comme une série de stances, régnait en maître, et c'est encore la principale forme classique pour toute poésie japonaise.

Ayant brossé ainsi sommairement le fond des *Journaux*, considérons maintenant, pour un instant, les trois femmes remarquables qui s'y dessinent au premier plan.

Murasaki Shikibu était la fille de Fujiwara no Tametoki, qui descendait d'une branche cadette de la célèbre famille. Elle naquit vers 978. Elle ne s'appelait pas vraiment Murasaki, mais plutôt To Shikibu (Shikibu est un titre), nom dérivé de celui de son père. Deux légendes se rattachent à la raison pour laquelle elle reçut le nom de Murasaki. L'une veut qu'on le lui donna par allusion à l'héroïne de son propre roman, qui s'appelait Murasaki. L'autre légende a plus de charme. Il semblerait que sa mère eût été une des nourrices de l'empereur Ichijō, qui la tenait en si grande affection qu'il donna ce nom à sa fille en souvenir du célèbre poème suivant :

*Lorsque l'herbe pourpre (murasaki) est en pleine couleur,
On voit à peine les autres plantes qui poussent dans le champ!*

De l'herbe *murasaki*, ce mot est venu à signifier tous les tons du pourpre, du violet et du mauve. Aux environs de 995, Murasaki Shikibu accompagna son père à la province d'Echizen, dont il venait d'être nommé gouverneur. Un an plus tard, elle rentra à Kyôto, où elle épousa, dans le courant de l'année, un autre Fujiwara, Nobutaka. Le mariage semble avoir été très heureux, à en juger d'après les continuelles expressions de douleur qu'on trouve, dans le *Journal*, sur la mort de son mari, qui eut lieu en 1001, année où le Japon subit une terrible peste. Une fille naquit de leur union en l'an 1000. Dès la mort de son mari, et jusqu'en 1005, elle paraît avoir vécu à la campagne ; mais, en cette année-là, elle rentra à la cour comme dame d'honneur de l'impératrice Akiko. C'est vers cette époque que, semble-t-il, elle commença de rédiger le premier grand roman du Japon, le *Genji monogatari*. Jusqu'ici, les écrivains japonais s'étaient bornés à des histoires assez courtes, dont l'intérêt dépendait de l'élément féerique ou merveilleux. Le *Genji monogatari* marqua un point de départ tout nouveau. Ce roman dépeignait la vie de Kyôto telle qu'un gentilhomme de l'époque eût pu la vivre. L'intérêt de cette œuvre se basait sur le fait que les gens aiment à lire des choses se rapportant à eux, mais ceci, qui nous paraît un lieu commun, était une innovation absolue lorsque Murasaki Shikibu la tenta. Le roman retrace la vie d'un noble, le prince Genji, de sa naissance à sa mort, à l'âge de cinquante et un ans, et les derniers chapitres décrivent la carrière d'un de ses fils. C'est une œuvre énorme, ne comprenant pas moins de

cinquante-quatre chapitres et près de deux mille pages (l'arbre généalogique des personnages compte à lui seul quatre-vingts pages), et qui révèle son sens dramatique et psychologique, de même que son *Journal*, commencé en 1008. Une jolie légende veut qu'elle ait écrit le livre au temple d'Ishiyama, à l'extrémité sud du lac Biwa. L'histoire gagne de la véracité aux yeux des touristes à qui l'on montre la pièce où elle écrivait et la pierre à encre dont elle se servait. Mais, hélas ! ce n'est qu'une légende ! Nous ne savons pas où elle écrivit son roman, ni exactement quand, et nous savons peu de choses sur Murasaki Shikibu elle-même, sinon que pas la moindre ombre de scandale n'effleura jamais son nom.

La vie d'Izumi Shikibu, la poétesse la plus célèbre de son temps, est elle aussi entourée de mystère et de légendes. Elle est l'auteur de sept volumes de vers ; ce *Journal* est la seule prose qu'on lui connaisse, et son attribution est parfois contestée.

On ne sait exactement quand naquit, et mourut, Izumi Shikibu. Elle était la fille aînée de Oe Masamune, autre gouverneur d'Echizen. En 995, elle épousa Tachibana Michisada, gouverneur d'Izumi, d'où son nom. Elle en eut une fille, qui fut poète comme sa mère. Mais Izumi Shikibu ne tarda pas, semble-t-il, à se séparer de son mari. Elle devint la maîtresse du prince Tametaka, qui mourut en 1002. Le *Journal* débute après cet événement, en mai 1003. Son nouvel amant fut le prince Atsumichi, et le *Journal* paraît n'avoir été écrit que pour apaiser l'esprit d'Izumi Shikibu, et conserver les poèmes qu'ils échangeaient et qu'elle considéra évidemment comme étant l'essence même de leurs âmes.

Au début, la liaison fut menée dans le plus grand secret, mais les rencontres clandestines ne pouvaient satisfaire les amants, et le prince persuada enfin Izumi

Shikibu de venir demeurer dans le Palais du Sud comme une de ses dames d'honneur. Etant donné les mœurs de l'époque, on est un peu surpris du tollé que cet acte provoqua. La princesse prit ombrage du procédé du prince, et quitta le Palais pour faire une longue visite chez ses parents ; et les protestations dans le petit monde de la cour devinrent même si violentes que, en 1004, Izumi Shikibu quitta le Palais et se sépara du prince. On sait encore qu'elle épousa plus tard le prince Fujiwara no Yasumasa. Mais elle ne nous le dit pas elle-même, car le *Journal* se termine brusquement peu de temps après son arrivée au Palais du Sud.

Vers 1008, elle devint dame d'honneur de l'impératrice Akiko, dans la même cour où Murasaki Shikibu vivait depuis 1005. Quelque effet que le scandale eût pu avoir quatre années auparavant, le fait qu'elle reçut le poste de dame d'honneur prouve qu'on oubliait le passé en vue de sa célébrité, et l'impératrice Akiko sut se féliciter d'avoir ajouté cette illustre poétesse à son essaim déjà remarquable de dames d'honneur. Naturellement, il y eut de la rivalité ; qui en douterait ? Le fait est que Murasaki Shikibu, dans son *Journal*, évoque sa contemporaine en termes assez mitigés :

« La dame Izumi Shikibu correspond d'une façon charmante, mais sa conduite est inconvenante en vérité. Elle écrit avec grâce, facilité et un esprit scintillant. Il y a de la saveur dans ses plus petits mots. Les poèmes sont attrayants, mais ce ne sont que des improvisations qui tombent spontanément de ses lèvres. Chacun possède un point intéressant ; elle est également au courant de la littérature ancienne, mais elle n'est pas une artiste réelle qui est remplie du véritable esprit de la poésie. Je crois que même elle ne peut se permettre de porter un jugement sur les poèmes des autres. »

Est-il possible qu'Izumi Shikibu ait été assez téméraire pour porter un jugement sur une des œuvres de Murasaki Shikibu ?

Il est naturellement au-delà du pouvoir d'aucune traduction de conserver tout l'effet de l'original, mais, même traduits, les poèmes d'Izumi Shikibu sont singulièrement beaux et touchants... Dans son propre pays, ils sont considérés comme n'ayant jamais été égalés en fraîcheur et en liberté d'expression. Il y a quelque chose d'infiniment triste dans celui-ci, qu'elle écrivit, dit-on, sur son lit de mort, à la fin d'une vie passionnée :

*Hors des ténèbres,
Dans un sentier obscur,
Il me faut maintenant m'engager ;
Veille (sur moi) de loin,
Lune de la frange des montagnes.*

Dans la poésie japonaise, Amida Bouddha est souvent comparé à la lune qui se lève au-dessus des montagnes pour éclairer le chemin des voyageurs.

Le *Journal de Murasaki Shikibu* n'a trait qu'à quelques années de sa vie ; celui d'Izumi Shikibu ne concerne qu'un épisode de la sienne ; mais le *Journal de Sarashina* couvre une longue période de la vie de l'auteur. La première partie fut écrite lorsqu'elle avait douze ans ; la dernière note y fut inscrite lorsqu'elle avait passé la cinquantaine. Le *Journal* débute par le récit d'un voyage de Shimosa à Kyôto par la route du Tôkaidô, en 1021, voyage suivi, quelques années plus tard, d'un deuxième de Kyôto à Sarashina, endroit qu'on n'a jamais réussi à identifier de façon satisfaisante, bien que certains critiques aient cru pouvoir le placer dans la province de Shinano. Le reste du *Journal* consiste en notes inscrites à des moments

divers, en descriptions de livres lus, d'endroits visités, de pèlerinages faits aux temples, en souvenirs de rêves et de présages, soliloques sur la vie et la mort, expressions de résignation et de chagrin.

Le livre prend son titre du deuxième voyage : *Sarashina nikki* voulant simplement dire le *Journal de Sarashina*, car, fait étrange, nous ignorons le nom de l'auteur. Nous savons, cependant, qu'elle était la fille de Fujiwara no Takasue. En 1017, il fut nommé gouverneur d'une province et se rendit à son nouveau poste accompagné de sa fille. Le *Journal* débute par le voyage de retour, qui fut entrepris en 1021.

La fille de Takasue partageait avec beaucoup de ses contemporaines l'amour profond de la nature, et le don d'exprimer cet amour en paroles. J'ai déjà cité une ou deux de ses impressions, notées au cours de ce voyage. Nous suivons la petite troupe par-dessus les montagnes ; avec elle nous franchissons les rivières, nous campons avec elle la nuit et nous tremblons comme elle dut trembler que des voleurs ne viennent les attaquer. Ils parviennent enfin à Kyôto, et là commence une vie assez terne, égayée seulement par la lecture avide de romans, parmi lesquels le *Genji monogatari*. Puis sa sœur meurt en couches, et sa vie devient non seulement terne, mais douloureuse. Après quelque temps, elle obtient un poste à la cour, mais ni son éducation ni sa disposition ne l'avaient préparée pour pareil emploi. Elle note que sa « mère était une personne extrêmement arriérée », et il est évident qu'on lui avait enseigné à regarder plutôt au-dedans qu'au-dehors. Une petite amourette avortée éclaire un moment sa monotonie. La vie s'était montrée dure envers la jeune fille sensible, qui devient chaque année plus pensive. Mais, tout à coup, un incident survient, le faible reflet d'un rayon de lumière, mais qui ouvrait pourtant une possibilité de clarté. Nous

ne savons qui *il* était, mais elle le rencontra un soir « où il n'y avait pas d'étoiles et où une douce averse tombait dans l'obscurité ». Ils causèrent, ils échangèrent des poèmes, mais elle ne le revit plus avant l'année suivante. Puis, après une soirée à laquelle elle n'avait pas assisté, « lorsque je regardai dehors, repoussant les portes à glissière donnant sur le corridor, j'aperçus la lune matinale très faible et belle » ; il était là. Ils échangèrent de nouveau des poèmes, et elle crut avoir enfin rencontré le bonheur. Il devait venir avec son luth lui chanter des chansons. « Je désirais l'entendre, note-t-elle, et j'attendis une occasion propice ; mais il n'y en eut pas, jamais. »

Une année plus tard, elle a perdu tout espoir ; elle écrit un poème et ajoute : « Ainsi je composai ce poème et voilà, il n'y a plus rien à raconter. » Plus rien, en vérité, mais ce qu'elle nous a raconté traduit toute la douleur de son attente déçue.

La dernière partie du *Journal* contient surtout des récits de pèlerinages et des rêves. Elle se marie mais ne nous dit ni quand ni avec qui ; elle eut des enfants. Son mari meurt, et avec sa mort la source de la vie semble s'être tarie chez elle. Sa dernière notation est fort triste : « Mes parents allèrent habiter ailleurs, et je demeurai seule dans ma demeure solitaire. »

Ainsi, nous la quittons, « bel esprit timide, dont la vie a connu beaucoup de douleur ».

AMY LOWELL

JOURNAL DE SARASHINA

J'ai été élevée dans une lointaine province, située au-delà de l'extrémité la plus éloignée de la Route de l'Est... J'ai honte de songer que les habitants de la Cité Impériale me considéreront une fille sans éducation.

Je me rendis compte, je ne sais trop comment, qu'il existait des romans dans le monde, et je voulus les lire. Lorsqu'il n'y avait plus rien à faire, le jour ou le soir, ma sœur aînée ou ma belle-mère me contait une histoire ou l'autre, et j'écoutais ainsi plusieurs chapitres de l'éblouissant prince Genji. Ma passion pour les romans s'accrut, mais comment auraient-elles pu me les réciter tous par cœur ? Je devins fort inquiète et je fabriquai une image de Yakushi Bouddha aussi grande que moi-même. Lorsque je me trouvais seule, je me lavais les mains, je me rendais en cachette devant l'autel, et je le priais avec toute ma vie, en courbant la tête jusqu'à terre : « Permettez-moi, je vous prie, d'aller à la Cité Impériale. Là, je saurai trouver beaucoup d'histoires. Permettez-moi de les lire toutes. »

Lorsque j'eus treize ans, on m'emmena à la Cité Impériale. Le troisième jour du mois de la Longue-Lune [septembre], je quittai ma maison pour aller à Imatate, l'ancienne demeure où j'avais joué enfant ayant été démolie. Et, au coucher du soleil dans le crépuscule brumeux, au

moment où je montais dans le palanquin, je songeai au Bouddha devant lequel je me rendais en secret pour prier, et j'éprouvai du chagrin et j'eus de la peine de le laisser derrière moi.

A l'extérieur de la nouvelle demeure, il n'y a ni volets ni treillage, mais nous avons suspendu des rideaux et des *sudare*¹. De cette maison, perchée sur une petite colline, une large plaine s'étend vers le sud. A l'est et à l'ouest, la mer se faufile très près, de sorte que c'est un endroit intéressant. Lorsque les brouillard tombent, cela est si charmant que je me lève de bonne heure chaque matin pour les voir. Je regrette de quitter cet endroit.

Le 15, par une lourde pluie noire, nous avons franchi la frontière de la province et logé à Ikada, dans la province de Shimofusa. Notre logement est presque submergé ; j'ai si peur que je ne puis dormir. Je ne vois que trois arbres solitaires se dressant sur une petite colline, au milieu de cette désolation.

Nous passâmes le lendemain à sécher nos vêtements et à attendre que les autres nous eussent rejoints².

Le 17, nous repartîmes de bon matin et franchîmes une profonde rivière. J'appris que dans cette province vivait, au temps passé, un chef Mano. Il fit tisser mille et dix mille pièces de toile et les fit blanchir dans la rivière qui coule maintenant au-dessus de l'emplacement de sa vaste maison. Quatre des grands poteaux sont encore debout dans la rivière.

En entendant les gens composer des poèmes sur cet endroit, à part moi je me dis :

*Si je n'avais pas vu érigées dans la rivière
Ces poutres solides de l'ancien temps,
Comment saurais-je, comment sentirais-je
L'histoire de cette maison ?*

Ce soir-là, nous couchâmes sur la plage de Kurodo. Les sables blancs s'étendaient très loin. Le bosquet de pins était obscur, la lune brillait et le souffle doux du vent m'attrista. Tout le monde était heureux et composait des poèmes. Mon poème :

Pour cette nuit seulement

*La lune d'automne sur la plage de Kurodo brillera
pour moi,*

Pour cette nuit seulement ! Je ne puis dormir.

De bonne heure, le lendemain matin, nous quittâmes cet endroit et parvînmes à la rivière Futoi, sur la frontière séparant Shimofusa et Musashi. Nous logeâmes au bac de Matsusato, près des rapides de Kajami, et pendant toute la nuit, notre bagage fut transporté sur la rive opposée.

Ma nourrice avait perdu son mari, et elle donna le jour à un enfant à la frontière même de la province, de sorte que nous dûmes nous rendre séparément à la Cité Impériale. Je pleurai après ma nourrice et je voulus la voir. Mon frère aîné me porta jusqu'à elle dans ses bras. Bien que nous ne fussions que dans un logement temporaire, nous avions pour nous couvrir de la chaude ouatine. Mais comme il n'y avait pas d'homme pour la soigner, ma nourrice était couchée dans un lieu solitaire et couverte seulement de nattes grossières. Elle portait sa robe rouge.

La lune pénétra dans la pièce qu'elle éclaira, et dans le clair de lune ma nourrice paraissait transparente. Je la trouvai très blanche et très pure. Elle pleura et me caressa, et je fus peinée de la quitter. Et même lorsque je la quittai, sa pensée s'attarda encore avec moi, et les scènes changeantes n'eurent plus d'intérêt.

Le lendemain matin, nous traversâmes la rivière dans le bac en palanquin. Les personnes qui nous avaient accompagnés jusqu'ici dans leurs propres équipages s'en retournèrent ; nous qui allions vers la Cité Impériale, nous nous attardâmes quelque temps à les suivre des yeux, et tout le monde pleurait, car il s'agissait d'une séparation pour la vie. Mon cœur enfantin lui-même éprouva du chagrin.

Maintenant, nous sommes dans la province de Musashi. Cet endroit n'a point de charme. Le sable des plages n'est pas blanc, mais ressemble à de la boue. On dit que l'herbe pourpre croît dans les champs de Musashi, mais ce ne sont que des désolations où poussent diverses espèces de roseaux qui croissent si haut que nous ne pouvions voir les arçons de nos cavaliers, qui se frayaient un passage à travers l'herbe haute. Tandis que je traversais ces roseaux, je vis un temple en ruine, appelé Takeshiba-dera. Il y avait aussi des fondations en pierre d'une « maison à corridor ».

— Quel est cet endroit ? demandai-je.

Et on me répondit :

— Il vivait une fois à Takeshiba un aventurier insouciant. Il fut présenté au Palais Impérial par le gouverneur comme garde chargé d'entretenir le feu du guet. Un jour, il balayait le jardin devant la chambre d'une princesse, et il chantait :

*Ah ! ah ! quel destin lassant est le mien, à travailler ainsi
devant le Palais.*

*Je possède sept bonnes jarres à vin et trois dans ma
province,*

*Là où elles sont j'ai suspendu des gourdes aux tiges
droites.*

*Elles se tournent vers l'ouest quand souffle le vent d'est,
Elles se tournent à l'est quand souffle le vent d'ouest,*

*Elles se tournent au nord quand souffle le vent du sud,
Elles se tournent au sud quand souffle le vent du nord.
Et je demeure là, assis, à les regarder tourner éternellement.
O mes gourdes ! O mes jarres à vin !*

Il chantait ainsi tout seul, mais à ce moment une princesse, la fille favorite de l'Empereur, était assise solitaire derrière le store. Elle s'approcha et, appuyée contre le linteau de la porte, elle écouta chanter cet homme. Elle fut très intéressée d'apprendre comment les gourdes étaient suspendues au-dessus des jarres à vin et comment elles tournaient, et elle souhaita les voir. Elle fut tout animée d'intérêt pour ces gourdes et, repoussant le store, elle appela : « Homme ! Venez ici. » Le garde accueillit cet ordre très respectueusement et il s'approcha avec infiniment de vénération de la balustrade. « Laissez-moi entendre une autre fois ce que vous venez de chanter. » Et il répéta sa chanson célébrant ses jarres à vin. « Il me faut aller les voir, j'ai mes propres raisons pour le vouloir », déclara la princesse.

L'homme en conçut un grand effroi, mais il se décida vite et descendit vers la province de l'Est. Il craignit que les hommes ne le poursuivissent et, cette même nuit, plaçant la princesse sur le pont de Seta, il en brisa une partie et, bondissant par-dessus l'abîme, emportant la princesse sur son dos, il parvint à son village natal après sept jours et sept nuits de voyage.

L'Empereur et l'Impératrice furent très surpris en constatant que la princesse avait disparu, et ils se mirent à sa recherche. Quelqu'un leur dit qu'un garde impérial, de la province de Musashi, avait été vu s'enfuyant vers l'est, portant quelque chose d'exquisément parfumé sur son dos. Ils dirent : « Sans doute cet homme est-il retourné chez lui. » Le gouvernement impérial envoya des messagers

à leur poursuite ; mais lorsqu'ils parvinrent au pont de Seta, ils le trouvèrent brisé, et ils ne purent continuer leur route. Pourtant, au cours du troisième mois, les messagers arrivèrent enfin à la province de Musashi et se mirent à la recherche de l'homme. La princesse les reçut en audience et leur dit : « Pour une raison quelconque, j'ai ardemment désiré connaître la demeure de cet homme et je l'ai prié de m'y amener, ce qu'il a fait. Que ferais-je donc si cet homme était puni ou tué ? Ceci est un très agréable endroit où vivre, et il dut être décrété avant ma naissance que je laisserais ma trace dans cette province. Retournez dire ceci à l'Empereur. »

Le messager ne pouvait pas lui désobéir, et il retourna trouver l'Empereur, qui lui dit : « C'est sans espoir. Même si je punis cet homme, je ne puis ramener la princesse, et ce ne serait pas non plus seyant de les ramener à la capitale. Tant que cet homme de Takeshiba vivra, je ne puis lui donner la province de Musashi, mais je la confierai à la princesse. »

C'est ainsi qu'il arriva que l'on construisit un palais dans le même style que le Palais Impérial, et l'on y plaça la princesse. Lorsqu'elle mourut, on transforma le palais en un temple que l'on appela le Takeshiba-dera. Les descendants de la princesse reçurent le nom de Musashi. Mais, dorénavant, les gardiens du feu de guet furent des femmes³.